



Dans 143, rue du Désert, les saynètes s'enchaînent, comme des épisodes de la société algérienne, des chroniques du monde aride. PHOTO MÉTEORE FILMS

«143, rue du Désert», sables émouvants

Road-movie statique, le superbe film de Hassen Ferhani dresse le portrait de Malika, tenancière d'une buvette dans le Sahara. Y défilent et jouent, aux confins du documentaire, toutes sortes de figures de la société algérienne : motards, musiciens, imams...

Par
LUC CHESSEL

« Dans ma tête, il y a un rond-point avec mille routes. Mais ma route, je la cherche encore. Je veux prendre une route et tracer sans me retourner. » C'était la phrase du jeune et triste Youcef, travailleur de l'abattoir d'Alger, et la punchline de *Dans ma tête un rond-point* (2015), le premier film, miraculeux, de Hassen Ferhani. Son deuxième film ne l'est pas moins, qui prolonge la phrase en direction du désert – là où il a trouvé sa route. Cette route, c'est la nationale 1, qui traverse le Sahara : là, sur le côté de la piste, à 60 kilomètres au sud d'El Menia, sur le chemin de Tamanrasset, il y a la buvette de Malika, une baraque posée dans les sables, où le

film séjourne et nous avec lui, avec elle.

IDÉES ET COLÈRES

Voici donc Malika, «reine» de son prénom, en son royaume de quatre murs et quelques fenêtres, sainte en sa guérite sans étage dans le plus grand désert du monde : une femme de 70 ans au moins, ou bien une jeune femme de 1000 ans, qui accueille les routiers, les voyageurs, les passants, avec le thé et la conversation. *143, rue du Désert*, film d'une bonne adresse, aurait pu être un documentaire, et beaucoup disent que la buvette, comme sa tenancière, existe et continuent d'exister. Mais dans ce lieu devenu film, la fiction entre en per-

manence : sans prévenir, comme une routarde s'abritant d'un vent de sable, et qui est toujours la bienvenue, à condition de ne pas faire trop d'histoires à la patronne. *143, rue du Désert*, avec son décor ouvert aux passages, tient de la sitcom autant que de la procession, toujours est-il que ça défile : ses sketches sont des chants sacrés, même quand ils sont de sacrées blagues. On en apprend de belles. Les saynètes s'enchaînent, comme des épisodes de la société algérienne, des chroniques du monde aride. La réalité extérieure, ses figures, passent ici se désaltérer, elles viennent aussi se refléter. Mais si elles donnent des nouvelles des alentours, c'est

d'abord le portrait de Malika qu'elles composent : si l'oasis contient le désert, le désert ne chante que l'oasis. Ça défile : des «apaches», comme elle les appelle, passent faire souffler un instant leurs motos. Des chauffeurs de poids-lourds habitués du lieu s'arrêtent pour deviser un peu. Une globetrotteuse polonaise y fait une pause, parvenant à se faire comprendre d'une Malika de bonne humeur. De retour d'un pèlerinage, les musiciens font danser la reine ; des imams, revenus du même, sont moins bien reçus. Elle a ses idées et ses colères. Elle commente et elle commande. Un autre, sympathique, dit chercher son frère disparu, mais Malika ne le croit pas : pour se moquer, nous dira-t-elle, elle lui raconte en retour une histoire tragique. On préfère la croire quand elle dit plus tard lui avoir menti, bien que le doute subsiste un peu – parce que le film garde toutes les histoires, y compris leurs contradictions. La fiction est documentaire. D'où vient-elle ? L'anecdote varie. Que veut-elle ? Elle se tient quelque part, debout, assise, couchée, debout, entre la sagesse et la plainte, entre la vengeance et l'amour.

SAGESSE POPULAIRE

Elle joue toujours, elle joue au film. Avec Chawki Amari, écrivain algérois, journaliste

et acteur, comparse de Ferhani – à qui il aurait présenté son héroïne – elle joue même une scène de mélo, pour rire. Vraiment, le film est comme elle : capable d'accueillir tous les mouvements. D'une part, il décrit pas à pas le lieu, cette improbable cahute au centre du monde, d'autre part il capte les visites, les passages, les ententes et les sous-entendus, les mille routes qui passent par cette nationale 1. Et il laisse Malika régner sur le tout, comme elle sait faire. Ce mouvement de travelling qui fait soudain le tour de la buvette où l'on chante et on danse, on sent qu'il ne cerne rien ni personne, qu'il ne rôde pas non plus : il célèbre. C'est un élan de la musique. Ailleurs, au début et à la fin du film, c'est le chant berbère de Taos Amrouche, poétesse de Kabylie et de Provence – en son milieu, c'est le muezzin de *Qu'ran*, un grand morceau de pop coranique de Brian Eno et David Byrne (à l'époque retiré de leur album après la plainte d'une organisation religieuse britannique) – la musique, comme le cinéma, peuvent réconcilier, quand ils le veulent, le plus sacré et le plus profane. Ils savent allier, quand ils s'y mettent, la sagesse populaire et le vertige de l'art.

Souvent, le cinéma (algérien) va au désert (au Sahara) : aux géométries de l'arpenteur d'*Inland* de Tariq Teguia (2008), aux allégories du détective d'*Abou Leila* d'Amin Sidi-Boumédiène (2019), succèdent les hospitalités de la gardienne de *143, rue du Désert* de Hassen Ferhani. «Mettre à l'abri toutes les images du langage et se servir d'elles, car elles sont dans le désert, où il faut aller les chercher.» Si la phrase de Jean Genet veille sur bien des trajets, c'est son verbe initial qui semble avoir guidé Ferhani : son road-movie statique est une mise à l'abri réciproque, de Malika par le film peut-être, du film par Malika sans doute, et nous au milieu, abrités un moment par leurs mille tours, bienvenus le temps qu'on nous indique, obscurément, la route qui nous reste à tracer dans les dunes. ♦

143, RUE DU DÉSERT de Hassen Ferhani avec Malika, Chawki Amari (1 h 44).